



Ces dieux qui nous mènent en bateau, les Sept Divinités du Bonheur et le *Butsuzō zui*

JÉRÔME DUCOR

ORIENTALISTE, CONSERVATEUR
DU DÉPARTEMENT ASIE

Au tournant de la nouvelle année, le Japon voit fleurir un peu partout l'image de la « Barque aux Trésors » (*Takarabune* 宝船) transportant sept aimables personnages de bon augure : les Sept Divinités du Bonheur (*Shichi Fukujin* 七福神) (fig. 1).

Selon un usage ancien, une image de ce curieux équipage est placée sous les oreillers lors de la nuit de nouvel an, afin que le premier rêve de l'année soit des plus heureux. Or, sous les apparences anodines de ce qui pourrait n'être qu'une décoration de circonstance, se cache tout un monde de croyances et de symboles religieux renvoyant à diverses traditions séculaires particulièrement significatives.

La liste des passagers de cette embarcation ne s'est établie que graduellement, et l'on a vu certains d'entre eux être débarqués et remplacés par d'autres. Mais on peut estimer qu'elle se forme au tournant du 16^e et du 17^e siècle, c'est-à-dire lorsque le Japon entre dans la période pacifiée du shogunat des Tokugawa et que se développent les villes et la bourgeoisie marchande. Ainsi, selon certaines sources, l'image de la Barque aux Trésors portant les Sept Divinités du Bonheur n'aurait pas été vue avant le peintre Kanō Shōei 狩野松榮 (1519-1592). En outre, le maître bouddhiste Tenkai 天海, mort en 1643, serait à l'origine d'équivalences théoriquement définies entre ces divinités et un nombre identique de vertus afin d'inspirer le troisième shogun, Tokugawa Iemitsu, dans la conduite du gouvernement du nouveau Japon. Voici la liste aujourd'hui adoptée des Sept Divinités avec leurs vertus respectives (fig. 2) :

- 1° Ebisu : l'honnêteté,
- 2° Daikoku Ten : la richesse en vertus,
- 3° Bishamon Ten : le prestige,
- 4° Benzai Ten : l'amabilité,
- 5° Fukurokuju : la popularité,
- 6° Jurōjin : la longévité,
- 7° Hotei : la magnanimité.

Figure 1
La Barque aux Trésors des « Shichi Fukujin ». Japon, Tôkyô, Azabu, sanctuaire shintô d'Inari. Bois, terre cuite, coton. L 15 cm. Legs Kikou Yamata en 1971. ETHAS 036131



Relevons aussitôt que ces divinités proviennent d'horizons religieux bien différents, qui, sans être étanches les uns aux autres, correspondent aussi à des pays divers : l'hindouisme et le bouddhisme originaires de l'Inde, le taoïsme de la Chine et le shintoïsme du Japon. Cependant, quelques regroupements peuvent être faits au sein de cette bande d'apparence hétéroclite.

C'est ainsi que les noms de Daikoku, Bishamon et Benzai sont suivis du titre de « Ten », c'est-à-dire « dieu ». Il ne s'agit pas en effet de divinités autochtones simplement placées sur les autels par la croyance populaire, mais de personnages appartenant formellement au panthéon bouddhique déjà en Inde. Certes, le bouddhisme est athée dès ses origines, en ce sens qu'il ne reconnaît pas l'existence d'un Dieu souverain et créateur (Ísvara). En revanche, il est « deviste », parce qu'il considère que l'une des six destinées du cycle des naissances et des morts est précisément celle des dieux (*deva*), dont le bonheur et la longévité sont immenses, mais qui sont tout autant soumis à la loi de l'impermanence que les autres états d'existence¹.

Bref, si les dieux Daikoku, Bishamon et Benzai appartiennent au panthéon bouddhique, c'est dire aussi que leurs représentations sont soumises aux règles de son iconographie traditionnelle. Cette dernière est une spécialité du bouddhisme ésotérique, lequel fait appel à un nombre immense de divinités dans ses différents rituels, notamment lorsqu'il les regroupe en assemblées constituées en mandala. À titre d'exemple, le mandala

1. Les cinq autres destinées sont celles des hommes, des titans (*asura*), des animaux, des esprits affamés (*preta*) et des enfers.

de Kalacakra compte 722 divinités, nombre qui monte à 1 461 dans celui du Monde de Diamant ! Et à ce stade, on peut se demander comment le bouddhisme – religion connue pour l'aniconisme qui la caractérisait dans les premiers siècles de son histoire – a pu développer un tel panthéon. La réponse est fournie par Kūkai, fondateur de l'école ésotérique Shingon, dans le catalogue des livres, peintures et objets qu'il rapporta de son voyage en Chine :

« La Loi n'a pas de mots, mais sans mots elle ne se révélerait pas. La réalité vraie transcende les formes, mais, en traitant les formes, on arrive à la comprendre. [...] »

Le trésor ésotérique est si profond que l'écriture peine à le consigner. Mais au moyen de l'image, il s'ouvre à qui ne comprend pas. Comme les diverses postures [des divinités] et leurs divers sceaux (*mudrā*) proviennent de leur grande compassion, on devient buddha (éveillé) rien qu'à les contempler. Les secrets des sermons du Buddha et des commentaires sont consignés en abrégé dans les images, et la réalité essentielle du trésor ésotérique y est attachée². »

2. Kūkai 空海 (774-835), *Goshōrai mokuroku* 御講來目錄 (éd. Taishō, 55, 2161, p. 1064b).

Afin que les images de ces personnages jouent parfaitement leur rôle comme sujets de contemplation ou comme objets de dévotion, des règles canoniques en ont fixé tous les détails : dimensions et proportions, positions, couleurs, habillement et accessoires. Ces prescriptions ont été compilées dans divers recueils composés par des spécialistes pour des spécialistes. Mais il existe aussi de simples répertoires, où les images parlent d'elles-mêmes, avec l'identification de la divinité représentée pour toute indication. Pour la tradition tibétaine, par exemple, une compilation récente de plusieurs répertoires présente un total de quelque 2 503 images³. Le bouddhisme japonais n'est pas en reste, puisqu'il a donné le jour à de nombreuses sommes, qui sont d'abord de savantes compilations, quasi exhaustives, des rituels eux-mêmes, et où la description des divinités s'accompagne de leur image illustrée. Les plus importantes d'entre elles sont dues aux spécialistes des deux écoles ésotériques : l'*Asabashō* 阿婆縛抄 en 227 volumes, par Shōchō 承澄 (1205-1282) de l'école Tendai, et le *Kakuzenshō* 覺禪鈔 en 56 volumes, par Kakuzen 覺禪 (1143-1218) de l'école Shingon⁴.

3. Chandra, Lokesh (éd.) : *Buddhist Iconography* (New Delhi, International Academy of Indian Culture & Aditya Prakashan, 1991).

Mais c'est dans un livre plus populaire que nous allons retrouver nos « Shichi Fukujin ». Il s'agit de l'*Encyclopédie illustrée des images bouddhiques* (*Butsuzō zui* 佛像圖彙), publiée en 1690 par Gizan 義山 (1648-1717), un polygraphe de l'école de la Terre pure. Cet ouvrage présente une suite d'environ 600 vignettes de personnages, mais ce n'est pas un simple répertoire puisque dans la plupart des vignettes, Gizan résume « l'origine » (*in'yū* 因由) de la divinité en y introduisant une citation tirée des Écritures : à la canonicité de ces dernières répond donc la canonicité de l'image correspondante⁵. Après plusieurs réimpressions – qui témoignent du succès de l'ouvrage – les planches xylographiques du *Butsuzō zui* étaient tellement usées qu'une nouvelle édition s'imposa. Elle fut réalisée en 1783 par le peintre

4. Les sommes de l'iconographie bouddhique japonaise ont été pendant une dizaine d'années le sujet des cours de Bernard Frank au Collège de France, publiés dans son ouvrage *Dieux et Bouddhas au Japon* (v. biblio.).

5. Cela explique pourquoi l'*Encyclopédie* ne s'ouvre pas sur une image du Bouddha, mais sur celle de Fudaishi 傅大士, le protecteur des bibliothèques bouddhiques en Extrême-Orient.

Figure 2
Ex-voto (*ema*) des Sept
Divinités du Bonheur
provenant du pèlerinage
des « Shichi Fukujin de la
Capitale ».
De droite à gauche :
Ebisu, Hotei, Benzai Ten,
Bishamon Ten, Daikoku
Ten, Jurōjin, Fukurokuju.
Japon, Kyōto, Rokuhara-
mitsuji.
20^e siècle.
Bois. L 15 cm, l 10 cm.
Mission Jean Eracle
en 1981.
ETHAS 041131

Tosa Hidenobu 土佐秀信, qui ajouta alors 118 personnages supplémentaires. Cette seconde édition allait jouer un rôle important dans la découverte de l'iconographie japonaise par l'Occident dès lors qu'elle fut reproduite et présentée en allemand par Johann Joseph Hoffmann, sous le titre de *Pantheon von Nippon*, étude qui fut publiée dès 1852 dans le cinquième volume du monumental *Nippon* de Philipp Franz von Siebold. C'est la même édition du *Butsuzō zui* qui servit de guide à Émile Guimet lorsque, au cours de son voyage au Japon en 1876, il voulut reconstituer en sculptures l'ensemble du panthéon japonais, comme on le faisait déjà pour les dieux de l'Antiquité gréco-romaine et de l'Égypte: son exemplaire de l'ouvrage est conservé au Musée Guimet⁶, où se trouve également le manuscrit d'une traduction française inédite du texte des vignettes.

Le succès du *Butsuzō zui* tient à son format commode, au fait qu'il couvre l'ensemble des différentes écoles en dehors de tout esprit sectaire, et à la clarté de sa classification des images. Selon les diverses sommes, celle-ci comprend généralement: 1° les Bouddhas et 2° les Bodhisattvas, c'est-à-dire ces êtres qui ont déjà réalisé l'éveil ou sont sur le point de l'atteindre et peuvent, à des degrés divers, guider tous les êtres vers la délivrance; 3° les Rois de science (*myōō* 明王), divinités propres à l'ésotérisme, dont ils incarnent certaines des formules rituelles (*mantra*); 4° les Dieux et Déesses, que l'on retrouve dans le panthéon hindou et qui sont devenus les protecteurs du bouddhisme après avoir été acquis à sa cause; 5° les Manifestations provisoires (*gongen* 権現), catégorie purement japonaise, qui regroupe des divinités indigènes antérieures à l'arrivée du bouddhisme – notamment des *kami* – mais reconnues rétroactivement comme des manifestations de divinités bouddhiques; 6° les Religieux et autres personnes historiques⁷. On relèvera que les personnages des trois premières catégories appartiennent en propre au monde de l'éveil bouddhique, alors que ceux de la quatrième et de la cinquième restent cantonnés à notre bas monde.

Tout naturellement, c'est dans la section des « Dieux » qu'apparaissent Daikoku, Bishamon et Benzai. Ils forment une sorte de triade, possédant en commun deux spécificités importantes qui les distinguent des autres Divinités du Bonheur: tous trois appartiennent à la cosmologie bouddhique classique, et tous trois apparaissent dans le mandala du Monde de la Matrice, l'un des deux principaux mandalas de l'ésotérisme nippon.

Nous allons les évoquer en commençant par Bishamon Ten 毘沙門天, parce qu'il occupe, dès l'origine, une fonction religieuse des plus classiques⁸. Son origine indienne apparaît jusque dans son nom, le seul parmi les « Shichi Fukujin » qui soit une transcription du sanscrit: Vaiśramaṇa, alias Vaiśravaṇa, « Le Glorieux ». Selon la cosmologie bouddhique traditionnelle, il est le Roi gardien du Nord et séjourne sur le versant septentrional du Sumeru, la montagne axiale de notre univers. Parfois assimilé au dieu hindouiste des richesses Kuvera, il possède des trésors enfouis qu'il fait garder par des troupes de génies (*yakṣa*) sous ses

6. Voir Ducor: « Nouveaux éléments concernant l'enquête d'Émile Guimet sur les religions du Japon », *Journal asiatique*, 302-1 (2014), pp. 23-45.

7. Sur ces catégories, voir Frank, *Panthéon*, pp. 63-69.

8. *Hōbōgirin*, vol. 1, p. 79a-83b; Frank, *Panthéon*, pp. 194-197; *Ofuda*, pp. 226-229.

ordres. Sa double fonction de protecteur du bouddhisme et de dispensateur de richesse le fait apparaître comme le plus important des Quatre Rois gardiens des points cardinaux (Shi Tennō 四天王)⁹. Et son rôle protecteur se traduit par l'armure qu'il porte, avec une masse ou une lance dans une main, et un *stūpa*, monument bouddhique par excellence, dans l'autre.

9. Lorsqu'au Japon Vaiśravaṇa est mentionné parmi les Quatre Rois gardiens, on se sert non pas de son nom en transcription, mais en traduction: Tamon Ten 多門天.

Bishamon est étroitement associé au dieu Daikoku Ten 大黒天 puisque celui-ci est l'un des génies placés sous les ordres du gardien du Nord¹⁰. Son nom traduit le sanscrit Mahākāla, ce qui signifie « Grand Noir » – encore que le sanscrit puisse aussi se traduire par « Grand Temps », qui est l'un des noms du dieu hindou Śiva. L'iconographie canonique prête à Daikoku deux formes très différentes.

10. *Hōbōgirin*, 7, pp. 839-920; Frank, *Panthéon*, pp. 207-213; *Ofuda*, pp. 237-242.

Dans la première, il figure cuirassé et armé d'une masse dans une main, comme Bishamon, mais avec une bourse à trésors dans l'autre. Des statues représentant Daikoku sous cet aspect étaient déjà placées comme protection dans les cuisines des monastères bouddhiques en Inde, et cet usage fut introduit au Japon par Saichō, le fondateur de l'école Tendai, au retour de son voyage en Chine (début du 9^e siècle). La seconde forme de Daikoku le représente sous un aspect furieux et redoutable, dans un halo de flammes, avec trois têtes, six bras, et portant différents ustensiles terrifiants. Au Japon, cette forme effrayante est rarissime, réservée à quelques-uns des rituels ésotériques les plus secrets; mais elle est très courante dans le tantrisme bouddhique tibétain¹¹. Quant à la figuration de Daikoku parmi les « Shichi Fukujin », elle a été diffusée par l'école Shingon et dérive de la première de ses deux formes iconographiques, mais débarrassée de sa tenue guerrière: obèse, souvent juché sur des balles de riz, il est coiffé d'un béret caractéristique, tandis que sa bourse à trésors a enflé pour devenir un gros sac, et que sa main droite tient un maillet destiné à faire sortir les trésors. Cette japonisation radicale de Daikoku se retrouve aussi dans une interprétation homophonique de son nom: « Dai-koku » est en effet non seulement la prononciation sino-japonaise de deux caractères signifiant « Grand Noir » (大黒), mais aussi de deux caractères se traduisant par « Grand Pays » (大國). Or, prononcés en lecture japonaise pure, ces derniers se disent « Ō-kuni », et cette subtilité permettrait, selon certains, d'assimiler le dieu bouddhique Daikoku au *kami shintō* Ōkununushi 大國主, dans une tentative de syncrétisme des deux religions du Japon.

11. Voir Eracle & Ducor, *Thangka de l'Himalaya*, n° 58.

Si Bishamon et Daikoku appartiennent à la cosmologie bouddhique générale, la déesse Benzai Ten 辯財天 bénéficie d'un pedigree propre¹². Sous le nom de Sarasvatī, elle est connue dans l'hindouisme comme l'épouse du dieu Brahma et la déesse de l'éloquence, de la musique et des arts en général. Dans le bouddhisme japonais, elle fut d'abord représentée à travers le chapitre que lui consacre le *Sūtra du Roi excellent à la lumière d'or* (*Konkōmyōkyō*)

12. *Hōbōgirin*, 1, pp. 63-65; Frank, *Panthéon*, pp. 198-199; *Ofuda*, pp. 230-236.

金光明經), un texte qui a joué un rôle important dans les rituels bouddhiques pour la protection de l'État, et qui la décrit avec huit bras, tenant des objets propitiatoires. Mais il existe aussi une forme ésotérique, telle qu'elle figure dans le mandala du Monde de la Matrice, où elle joue – comme son homologue hindoue – de la *vīṇā*, instrument qui est devenu au Japon un luth *biwa*. C'est là sa forme au sein des « Shichi Fukujin », alors que les statues isolées de ce type sont rares dans les temples, avec pourtant des cas particuliers où elle est nue (*hadaka Benzai*, *ragyō Benzai* 裸形弁財) (fig. 3). Tout comme la Sarasvatī indienne, Benzai est associée à l'eau, et ses sanctuaires se trouvent de préférence sur une île, tel celui de Chikubushima, précisément situé sur le lac « Biwa », dont le nom et la forme évoquent son instrument emblématique. Elle est également associée aux serpents, et en particulier à Ugajin 宇賀神, l'esprit redouté de la fertilité, représenté comme un serpent blanc à tête de vieillard (fig. 4. Voir aussi p. 56).

Leur lien est si étroit que Benzai peut porter une image d'Ugajin sur sa tête, mais, en raison de la puissance même de cet esprit, cette représentation y est placée derrière un *torii*, le portique typique des sanctuaires du shintō. Des serpents, Benzai partage aussi le caractère réputé jaloux, à tel point que les couples éviteront de paraître ensemble devant elle, notamment lorsqu'ils viennent l'invoquer pour favoriser un enfantement, puisque c'est aussi l'une de ses facultés. Et cette jalousie explique peut-être pourquoi Benzai est la seule femme à bord de la Barque aux Trésors...

Dans sa section consacrée aux dieux, l'édition princeps du *Butsuzō zui* (1690, vol. 2) représente Bishamon de manière isolée, puis sous sa forme de Tamon au sein des Quatre Rois gardiens, où il a la préséance. De même, elle représente Benzai sous sa forme à huit bras, suivie de trois autres de ses aspects, dont celui au luth *biwa*¹³. Enfin, elle passe aux images de Daikoku, dont la première est des plus remarquable et confirme les liens entre ces trois dieux, puisqu'il s'agit d'un Daikoku tricéphale, ou plus précisément à trois faces (Sanmen Daikoku 三面大黒), son propre visage étant encadré par ceux de Bishamon et de Benzai, selon une tradition qui remonterait aussi à Saichō de l'école Tendai¹⁴. L'ouvrage enchaîne avec six autres représentations de Daikoku – où sa forme furieuse brille par son absence –, la dernière étant celle au béret et au sac, qui s'imposera parmi les « Shichi Fukujin ».

Les Sept Divinités du Bonheur sont précisément le sujet de la suite de l'édition princeps du *Butsuzō zui*. Mais si elle donne la liste complète de leurs noms, elle ne montre que les quatre dernières divinités, les trois autres ayant été présentées précédemment. Cette liste diffère de celle actuellement en cours et mérite d'être citée : 1° Benzai, 2° Bishamon, 3° Daikoku, 4° Fukuroku, 5° Hotei, 6° Hiruko, 7° Shōjō (fig. 5).

Le dernier des « Shichi Fukujin » mentionné est particulièrement étonnant puisque le nom de Shōjō 猩々 désigne l'orang-outan ! En fait, il s'agit d'un génie d'origine chinoise (Xingxing), de type hominidé aux poils roux-écarlate qui évoquent le teint d'un buveur invétéré de saké, breuvage dont Shōjō



Figure 3
Benzai Ten nue, avec un serpent entre les cuisses.
Japon, Kyōto, Tōji.
20^e siècle.
Plâtre. H 16,5 cm.
Mission Jérôme Ducor en 2000.
ETHAS 051396

13. Le vol. 3 de cette édition présente aussi les Seize Jouvenceaux (*Jūroku Dōji* 十六童子) qui forment l'escorte de Benzai.

14. Bishamon et Daikoku sont aussi deux des trois *kami* de la Guerre (*Sansenjin* 三戦神), avec la déesse Marishi Ten 摩利支天 (scr. Marici). Sur cette dernière, qui a également une forme masculine, voir Frank, *Panthéon*, pp. 230-233; *Ofuda*, pp. 251-252.



Figure 4
Ugajin, avec une
châsse pour le dissi-
muler aux regards.
Japon.
16^e siècle.
Bois, carton. H 13 cm,
Ø 9,5 cm.
Legs Kikou Yamata
en 1970.
ETHAS 036147



Figure 5
Gizan, *Butsuzō zui*,
éd. princeps, vol. 2.
Japon, Kyōto.
1690.
Papier, 22 x 16 cm.
Don Jérôme Ducor
en 2009.
ETHAS 065749

est insatiable. Protecteur des enfants, il a aussi donné son nom à une pièce du théâtre *nō* dont il est le sujet principal, mais il ne restera pas dans le groupe définitif des « Shichi Fukujin ».

Le nom de Fukuroku est une abréviation pour Fukurokuju 福祿壽, soit les « Trois Bonheurs » véhiculés par la tradition taoïste chinoise : prospérité, fortune et longévité. Cette triade correspond à trois étoiles, personnifiées en Chine par autant de divinités à l'identité fluctuante, sauf la dernière : la Divinité de la Longévité (Shou Shen 壽神), qui n'est autre que le pôle austral et dont le personnage est facilement reconnaissable à son crâne démesurément allongé¹⁵. C'est Shou Shen qui, en assimilant les deux autres, passa au Japon sous le nom de Fukurokuju.

15. Voir Henri Maspéro in: *Mythologie asiatique illustrée*, pp. 321-324.

Hotei 布袋 est aussi dit « le vénérable Hotei » (Hotei oshō 布袋和尚), parce qu'il s'agit d'un moine bouddhiste qui vécut à l'ère des Tang en Chine, où son nom se prononce « Budai ». Il est considéré comme une incarnation du bodhisattva Maitreya, le prochain bouddha, qui doit se manifester en notre monde dans 5 milliards 670 millions d'années. Il est bien connu en Occident comme le « gros Bouddha rieur » ou le « Poussah », terme dérivant de la transcription chinoise pour *bodhisattva* (*putisaduo* 菩提薩埵), abrégée en *pusa*. L'édition princeps du *Butsuzō zui* le représente tenant un

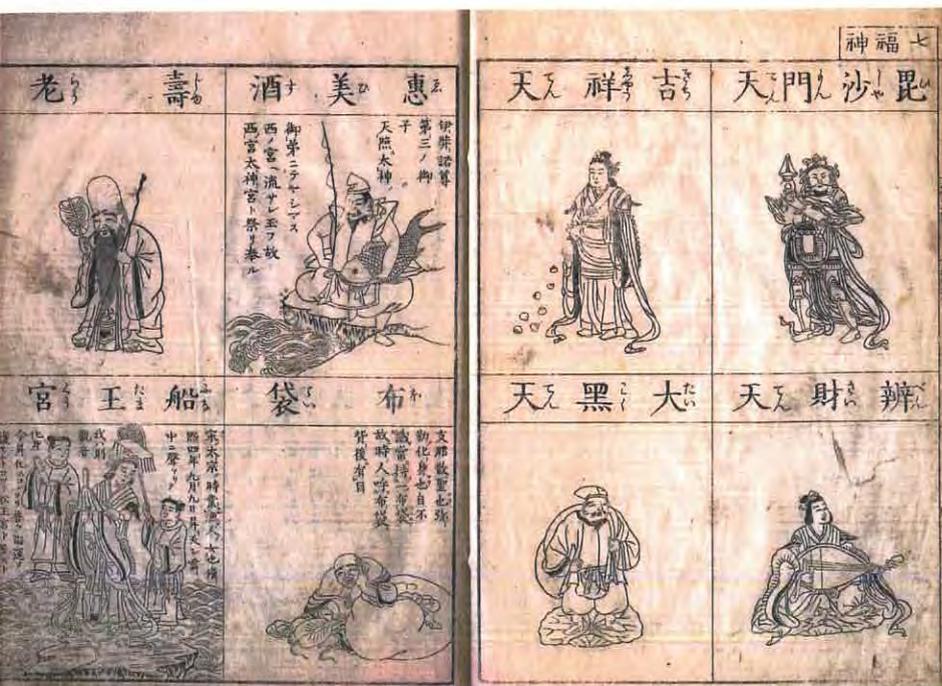


Figure 6
Tosa Hidenobu, *Butsuzō zui*, 2^e édition, vol. 4.
Japon, Kyōto.
1783.
Papier. 22 x 15 cm.
Collection particulière.

« bijoux qui exauce à volonté » ainsi qu'un éventail, avec un sac derrière lui. Mais dans la seconde édition (1783, vol. 4), il n'a plus que l'éventail et il s'appuie sur le sac, iconographie qui deviendra la représentation classique de Hotei.

La seconde édition du *Butsuzō zui* ignore Fukurokuju et présente Shōjō en dehors du groupe des « Shichi Fukujin », où ils sont remplacés par deux autres divinités : Kichijō Ten et Jurō. Kichijō Ten (ou Kisshō Ten) 吉祥天 est une déesse connue sous le nom indien de Mahāṣrī et passe pour être l'épouse de Bishamon¹⁶. Elle était cependant trop semblable à Benzai pour rester finalement à bord de la Barque aux Trésors. Au contraire, Jurō, alias Jurōjin 壽老人, réussit à s'imposer malgré sa parenté évidente avec Fukurokuju dont il n'est sans doute que le doublet, ainsi que l'indique son nom de « Vieillard de la Longévité » (fig. 6).

16. Frank, *Pantheon*, p. 197; *Ofuda*, pp. 227-228.

Reste enfin la dernière des Sept Divinités, celle que l'édition princeps désignait sous le nom de Hiruko 蛭子, et que la seconde nomme plus classiquement Ebisu 惠美酒¹⁷. C'est le seul des « Shichi Fukujin » à être d'origine purement japonaise, et shintō de surcroît, puisqu'il a pour parents les *kami* primordiaux Izanami et Izanagi. Patron des pêcheurs et des activités maritimes, il est représenté avec une grosse daurade et une canne à pêche. Dans ses fonctions, Ebisu est étroitement lié à Daikoku, son pendant pour les activités agraires, tous les deux étant d'ailleurs souvent représentés en couple.

17. Autres écritures : 夷, 惠比寿, 惠美須, etc. Ebisu est aussi connu sous le nom de Saburō 三郎. Voir Frank, *Pantheon*, p. 213; *Ofuda*, p. 272; Herbert, *Dieux et sectes*, p. 111.



Figure 7
Ex-voto (ema 絵馬) des Sept Divinités
du Bonheur.
Japon, Tôkyô, Asakusa, temple Sensôji.
20^e siècle.
Bois. L 17 cm, H 11 cm.
Mission Jean Eraclé 1985.
ETHAS 043722



Figure 8
La Barque aux Trésors des «Shichi Fukujin»
avec le poème *Nagaki yono*.
Japon, Kyôto.
Nouvel an 1931.
Papier. L 12 cm, H 8 cm.
Don d'Arlette Leroi-Gourhan, ancienne collection André Leroi-Gourhan.
ETHAS 056799

Nous avons vu que les «Shichi Fukujin» recouvrent en fait non pas sept, mais neuf divinités différentes et parfois confondues, au point que l'observateur peut se demander s'il n'a pas été mené en bateau ! Il conviendrait alors de s'attarder sur l'évolution des listes de ces personnages, de leurs légendes embrouillées dans leurs variantes et même dans l'interprétation de leurs diverses fonctions. De même, il faudrait relier aussi la Barque aux Trésors – où l'on fait la fête – avec le thème du navire, image classique de l'enseignement du Bouddha qui fait traverser l'océan des naissances et des morts, et avec quantité d'autres allusions qui foisonnent dans le groupe des Sept Divinités du Bonheur. On retiendra cependant que celles-ci se sont imposées au Japon au cours des siècles, non pas comme un panthéon formalisé et issu des institutions religieuses, mais comme l'expression de la foi traditionnelle et évolutive d'une population désireuse de s'approprier des protecteurs aussi puissants que débonnaires et rigolards, et qui sont l'objet de pèlerinages faciles, tel celui du *Miyako Shichi Fukujin* 都七福神, à Kyôto (fig. 7).

Bref, un sentiment religieux décontracté, que l'on retrouve dans le poème accompagnant l'image de la Barque aux Trésors à placer sous l'oreiller dans la nuit du nouvel an. Il s'agit d'un palindrome de type *tanka* (fig. 8) :

Nagaki yo no 長き夜の
Too no nemuri no 遠の眠りの
Mina mezame 皆目醒め
Nami-nori-fune no 波乗り船の
Oto no yoki kana 音の良きかな

D'une longue nuit
M'éveillant d'un profond sommeil,
Qu'il est bon, le bruit de la barque
Naviguant sur la vague !

**REGARDS SUR
LES COLLECTIONS**

**MUSÉE
D'ETHNOGRAPHIE
DE GENÈVE**

Comité d'édition
Madeleine Leclair
Floriane Morin
Federica Tamarozzi

Textes
Steve Bourget
Danielle Buyssens
Roberta Colombo Dougoud
Jérôme Ducor
Christraud M. Geary
Christophe Gros
Ange Leccia
Madeleine Leclair
Floriane Morin
Federica Tamarozzi
Boris Wastiau

Photographies
Johnathan Watts

2014

MEG

Glénat